

# A travers les légendes d'Olympie (XVIII et XIX) Fin<sup>1</sup>

par Cléanthis Paléologos ©

## Les lutteurs Hipposthène et Etimocle

Deux lutteurs, le père et le fils, devinrent célèbres dans l'antiquité pour avoir remporté à Olympie onze victoires à eux deux. Hipposthène, le père, fut six fois vainqueur, son fils Etimocle, cinq. Ils étaient Laconiens.

L'histoire merveilleuse d'Hipposthène commença alors qu'il était encore enfant, aux 37es Jeux Olympiques (632 avant J.-C.) où Euryclide, un Laconien aussi, gagna le stade. C'est à ces Jeux que furent inscrits pour la première fois le stade et la lutte pour enfants. Les « mandatophores »<sup>2</sup>, lorsqu'ils arrivèrent à Sparte — qui n'avait jamais voulu construire de remparts — annoncèrent la nouvelle. Avec le temps, la renommée et l'éclat des Jeux qui se déroulaient dans la vallée de l'Alphée, croisaient et attiraient une foule de plus en plus nombreuse à la suite des « Théories » — c'est ainsi qu'on appelait les délégations — chargées de représenter toutes les villes du monde grec. Malgré la longueur du voyage, les veilles et les fatigues, on accourait de tous les coins du pays pour admirer les athlètes, qu'ils fussent déjà des hommes faits ou des éphèbes, et les chevaux rapides qui couraient à Olympie.

Les villes accueillait les messagers en grande pompe et dès ce jour tous

les actes d'hostilité cessaient, toutes les routes qui menaient à la vallée sacrée s'ouvraient et souvent l'on pouvait voir sur les sentiers poussiéreux les hommes, qui le jour précédent s'affrontaient, revêtus de leur armure de fer, marcher en bavardant amicalement.

Peu avant que les spondophores n'arrivent à Sparte, Hipposthène avait subi une terrible épreuve imposée à tous les enfants de Sparte, « la flagellation prolongée ». De nos jours il est difficile d'imaginer cette absurde coutume qui était devenue une loi non écrite dans l'antique et austère Sparte. C'était une épreuve incroyablement pénible, un supplice presque inhumain qui avait pour but de transformer, en un jour, les jeunes Spartiates en hommes accomplis, bien entendu s'ils en sortaient vivants.

Le supplice des enfants prenait la forme d'une cérémonie solennelle qui se déroulait une fois par an au gymnase, devant la statue d'Artémis, la « déesse-aux-liens d'osier », ainsi nommée parce qu'autour de sa statue poussait de l'osier.

Cette pratique avait primitivement pour dessein magique de transmettre à l'enfant la force et l'euphorie que possède la branche coupée au printemps et qui servait à la flagellation.

Lorsque les archontes et les parents des enfants avaient pris place, l'un des flagellateurs du gymnase coupait quelques brins d'osier frais dont il faisait une botte. Ensuite s'avancait la prêtresse du temple tenant de ses mains une petite statue en bronze d'Artémis.

<sup>1</sup> Voir la « Revue Olympique » depuis le No 64-65.

<sup>2</sup> Mandatophores: les envoyés éléens chargés d'annoncer que les Jeux Olympiques auraient lieu dix mois plus tard, avant la pleine lune du mois de juillet.

Tous les enfants prêts à subir l'épreuve se présentaient alors un à un. Le père et la mère s'approchaient afin que leur fils, en les voyant près de lui eût du courage. Ils portaient des ex-voto et des offrandes destinés à la déesse à qui ils promettaient d'autres dons. Ils venaient non seulement encourager leur enfant à supporter patiemment les coups, mais aussi l'inciter à ne pas se plaindre, à ne pas manifester sa souffrance. C'était, en effet, une terrible humiliation pour la famille, si l'enfant cédait sous les verges. Au signal de l'archonte, le flagellateur commençait son office tandis que l'enfant tentait de ne montrer aucun signe de douleur. La prêtresse élevait la petite statue afin qu'Artémis pût voir si les verges d'osier entaillaient assez profondément le corps nu de l'enfant. Si elle estimait que le flagellateur ne donnait pas les coups avec assez de force, elle baissait les bras comme si la statue s'alourdissait et exprimait ainsi le mécontentement de la déesse.

Combien de temps durait ce supplice? Autant que les archontes le jugeaient nécessaire. Jusqu'à ce que le malheureux enfant tombât plusieurs fois sans connaissance, sans avoir cédé, sans montrer sa souffrance, sans lever la main, signe qu'il n'en pouvait plus, qu'il abandonnait.

Ceci arrivait très rarement. Souvent, au contraire, les enfants ne se relevaient pas, étaient emmenés en grande pompe à la tombe! Ils préféraient mourir plutôt que d'humilier leurs parents qui assistaient à cet aveu honteux. C'était d'ailleurs les parents eux-mêmes qui les exhortaient avec le plus de force, qui les encourageaient à subir jusqu'au bout cette épreuve. *Déesse, mieux vaut le faire mourir là, sous nos yeux.*

Hippothène venait de passer par cette heure difficile. Les archontes et le gymnaste Dexantros demeuraient stupéfaits. La prêtresse n'avait pas montré une seule fois que la statue devenait

pesante et la sueur perlait au front du flagellateur. Hippothène demeurait immobile, son corps était couvert de marques rouges d'où coulait le sang mais il se tenait là indifférent, un léger sourire aux lèvres. Il attendait, semblait même inviter le flagellateur à poursuivre. La vision de cet enfant était un spectacle étonnant.

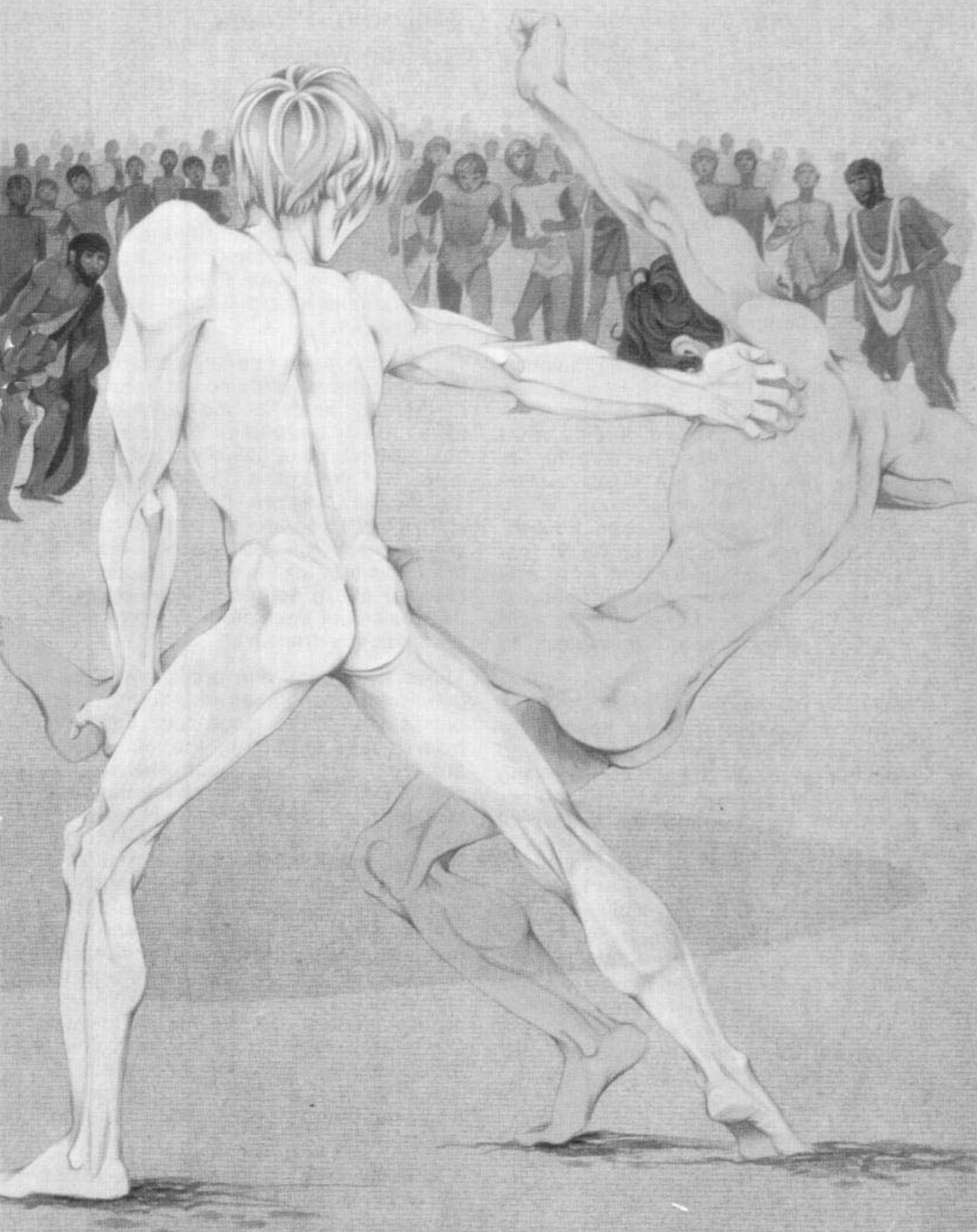
Même ensanglanté, son corps n'avait rien perdu de sa beauté tant ses proportions en étaient d'une harmonie sculpturale. La flagellation avait commencé tôt, le matin, et le soleil avait déjà atteint son zénith lorsque l'archonte leva son bâton pour que cesse le supplice. Il se tourna vers les parents d'Hippothène:

— Soyez fiers de votre enfant, nous le sommes encore plus pour vous et pour Sparte.

Le gymnaste Dexantros prédit que le stade tenait en lui un grand athlète et dès lors il s'y consacra. Aussi, lorsqu'on apprit par les mandatophores l'inscription aux Jeux de nouvelles épreuves pour les enfants, Dexantros ne perdit pas un jour: il prit Hippothène en main, l'entraîna intensément, lui enseigna la technique de la lutte. L'enfant se distingua immédiatement au cours de l'entraînement à Olympie, et témoigna d'une résistance incroyable.

Dès le début des Jeux, Hippothène défit ses premiers adversaires sans beaucoup d'efforts, et lorsqu'arriva l'instant décisif du dernier combat, il sentait ses forces intactes et il attendait avec une grande impatience d'en venir aux mains une heure plus tard avec son dernier antagoniste.

Rassemblés autour de la fosse, les spectateurs, qui avaient suivi les combats précédents, se réjouissaient de voir les enfants s'affronter pour la première fois à la lutte et s'extasiaient sur leur puissance et leur adresse,



admirant surtout Hipposthène, le plus habile de tous.

Le combat commença; l'agressivité des adversaires impressionnait les spectateurs. Hipposthène était fougueux et son rival, plus mesuré, plus concentré, se révélait aussi très fort. A un moment il réussit à porter une prise à la jambe du Spartiate; il voulait la tordre et faire tomber Hipposthène. La foule l'observait en cette phase difficile, quand il fit soudain un tour complet sur lui-même, libéra sa jambe, se précipita à la vitesse d'un éclair sur son adversaire qui se trouva bloqué entre ses bras. Ce fut si imprévu, si brusque, que le jeune homme crut que deux tenailles de fer le broyaient. Les bras collés au corps, il essayait de se libérer, mais la force du Spartiate était incalculable et les tenailles se refermaient de plus en plus. Plus le malheureux se débattait, pivotait, tentait de se déplacer, plus il était étouffé... et peu à peu ses forces l'abandonnèrent, il perdit sa respiration, il glissa des bras du Spartiate et tomba évanoui dans la fosse.

C'était la première victoire olympique du Laconien Hipposthène à la lutte pour enfants. Par la suite, il en gagna encore cinq à la lutte pour hommes. Mais il accomplit un autre genre d'exploit: il entraîna si bien son fils Etimocle que celui-ci suivit ses traces, ajouta son nom à celui des athlètes célèbres, en remportant cinq fois de suite à Olympie la branche d'olivier sauvage.

Les Spartiates, pour honorer Hipposthène à l'égal de Poséidon, lui élevèrent un temple particulier, sur les conseils de l'oracle. A Olympie, côte à côte, les statues monumentales d'Hipposthène et Etimocle semblent perpétuer leur gloire.



## Le coureur de Stade, Crisson d'Iméra

Le soleil vient de se lever au-dessus des monts d'Arcadie, dissipant les brumes le long de l'Alphée.

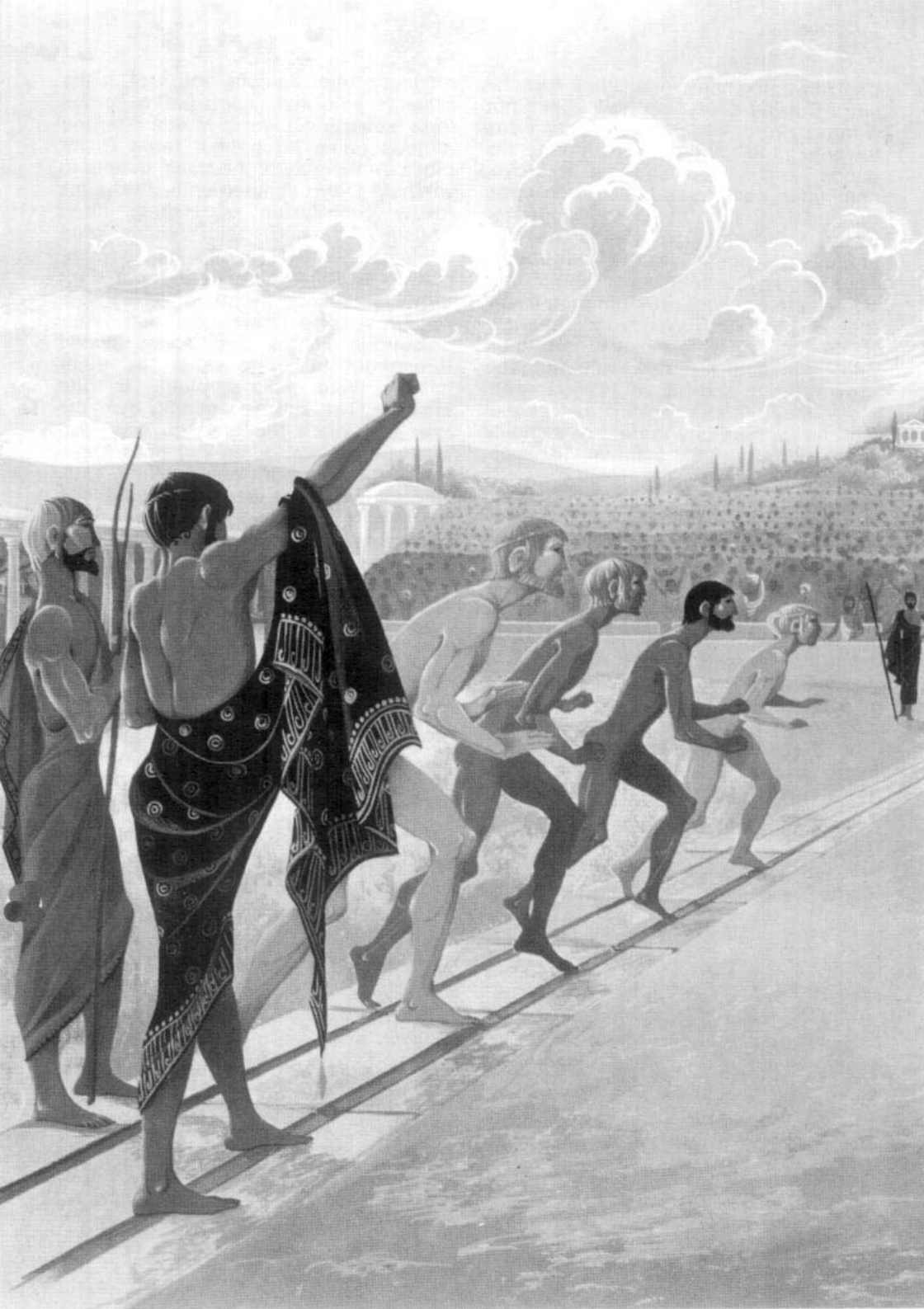
Les Jeux se sont ouverts selon le cérémonial habituel et les éliminatoires pour la course du stade ont déjà eu lieu. Les quatre athlètes sélectionnés ont remis aux juges la branche d'olivier sauvage, signe de leur désignation, avant de prendre place sur la ligne de départ. Ils attendent, les doigts de pied fortement appuyés sur les encoches de la dalle de marbre, le moment de s'élancer. Soudain, des cris se font entendre, une certaine effervescence se manifeste dans le public:

— Crisson! C'est Crisson.

Ceux qui savent de qui il s'agit éclatent en acclamations, ceux qui ne le savent pas, interrogent. La nouvelle court de bouche en bouche, la rumeur augmente, l'excitation envahit le stade. Oui; parmi les quatre athlètes il y a Crisson d'Iméra en Sicile, déjà vainqueur au cours des deux précédents Jeux Olympiques et dans cette même discipline. Le voilà de nouveau sur la ligne de départ, ambitionnant une troisième fois la victoire. Rapide comme une flèche qui file, tirée par un puissant archer. Vaincre pour la troisième fois? Il y a quatre ans il a enlevé le stade qu'il avait déjà remporté huit ans plus tôt et qu'il veut gagner encore? Quel courage! Quelle force d'âme! Maintenant qu'elle l'a reconnu la foule pousse des cris de joie:

— Crisson... Crisson, gagne!

L'effervescence grandit dans le stade tandis que les athlètes courbés en avant, les bras à demi tendus et le ge-



nou gauche un peu plié, attendent le signal. Mais cette impressionnante agitation ne semble pas s'apaiser.

Le juge de départ se tourne alors vers la foule, lève les bras et immédiatement, comme si c'était un ordre du roi, il se fait un grand silence parmi les spectateurs, jusqu'au mont Kronion. Le signal est donné, les quatre athlètes bondissent en avant sur la piste vide, quatre flèches qui filent! Quatre hommes qui semblent ne pas toucher le sol, mais voler! Des statues étincelantes qui auraient quitté leur socle pour courir! La foule s'est agglutinée en un seul bloc, elle se penche en avant pour essayer d'entendre puisqu'elle ne peut plus voir les athlètes. De grands cris retentissent, envahissent le stade.

— Crisson! Crisson!

Très loin, au-dessus de l'Alphée monte le nom glorieux porté par les acclamations. Les spectateurs proches de la piste tentent de distinguer quel est celui qui, dès les premiers mètres, a distancé ses adversaires. Quel est celui qui, comme dans un rêve, court en avant, déjà presque au but? On se retourne pour interroger les autres; ce n'est pas nécessaire. La voix du héraut retentit, qui couvre les acclamations de la foule:

— Crisson d'Iméra remporte le stade...

On n'acclame pas seulement sa victoire au stade, mais le fait qu'en la renouvelant trois fois, il a pris désormais

place parmi les « triastes » célèbres, les athlètes qui réussissaient, dans cette épreuve de choix, à prouver leur exceptionnelle valeur au cours de trois Jeux Olympiques.

Au bord de la piste, les compatriotes de Crisson continuaient à le fêter. Ils le portèrent en triomphe dans la foule, à grand renfort de cris de joie et d'hymnes de victoire. Leur allégresse s'exprima toute la journée durant, tandis que les autres épreuves se déroulaient sur le stade comble qui ne se vida qu'au soleil couchant. Les spectateurs fatigués regagnèrent leurs quartiers où les esclaves autour des feux préparaient le repas du soir dans de grands chaudrons. Les Imériens se rendirent de tente en tente. Ils invitaient les étrangers en ces termes:

— Nous sommes heureux, nous Imériens, de la grande victoire que Zeus Olympien nous a offerte. Venez autour de nos feux, nous vous régalerons de vin rouge sicilien et de bonne viande grillée! Que les Dieux accordent un jour à votre patrie une victoire semblable à celle de Crisson, notre triaste!

Les Imériens et leurs hôtes passèrent la nuit au clair de lune, à faire bombance autour des feux.

C. P.

*Traduction:*  
Catherine Lerouvre

*Nous tenons à remercier de nouveau M. Cleanthis Paleologos qui nous a autorisé fort aimablement à publier dans la Revue Olympique son ouvrage sur les Légendes d'Olympie.*

*Pour ceux de nos lecteurs qui s'y intéressent, nous indiquons ci-dessous les Nos de la Revue Olympique où sont parus ces textes:*

*64-65, 66-67, 68-69, 70-71, 72-73, 74-75, 76-77, 78-79, 80-81, 82-83, 85-86, 87-88, 89-90, 91-92, 93-94, 95-96, 97-98, 99-100.*